

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 39 (1901)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Souvenirs de chasse  
**Autor:** Ambaloges, Liesta d'  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198926>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

en revenaient disposés pour la présentation, dans la galerie des Cartes, chaque sexe formant une haie devant laquelle passaient l'empereur qui s'entretenait avec les femmes et l'impératrice avec les hommes.

» Les souverains se donnant le bras, se dirigeaient alors dans la salle à manger, où prenaient place à leurs côtés les invités prévus. Le moindre dîner était de cent couverts, avec un surtout, imitation exacte de celui qui servit à Louis XV.

» Après le dîner, on prenait le café dans la galerie des Cartes. Celui de l'empereur lui était présenté, par le préfet du palais, sur un plateau de vermeil. C'était l'instant des causeries familiales et du fumoir. L'impératrice faisait ensuite appeler les personnes avec lesquelles elle désirait s'entretenir, tandis que l'empereur, sur une table d'acajou de cinq ou six mètres, jouait plus volontiers au palet. On assure qu'il était, à ce jeu, d'une force extraordinaire et qu'il ne rencontra jamais qu'un adversaire sérieux, la princesse Murat.

» A dix heures, on dansait au son d'un piano mécanique, que l'on trouvra peut-être encore en cherchant bien dans les dépendances du château. Chaque invité, à son tour, tournait la manivelle ; ça n'avait pas très grand air, mais c'était l'habitude. La danse affectionnée de Napoléon III était la *Boulangère*. Las de cette sauterie, on prenait une tasse de thé. Et vers minuit, l'impératrice faisait sa révérence. »

Aujourd'hui, sous la République et sous la démocratique présidence de M. Loubet, il y aura sans doute plus de simplicité, mais on fera bien les choses tout de même.

#### Entre les deux mon cœur balance.

Le Conseil d'Etat du canton de Vaud publie dans la *Feuille des avis officiels* les instructions du Conseil fédéral à l'adresse du personnel des chemins de fer, des bateaux à vapeur et des voitures postales, au sujet des mesures à prendre en cas de choléra ou de peste. Ces fléaux ne sévissent pas chez nous, Dieu merci, mais il ne faut pas attendre que nous en soyons la proie pour songer à aviser.

Voici deux passages de ces instructions :

« On surveillera principalement les voyageurs qui font des visites fréquentes au cabinet.

» Les employés qui auront été en contact avec le voyageur suspect devront se désinfecter au plus vite et éviter de porter leurs mains à leur visage ou à leur bouche, de manger, de boire et même de fumer, tant que cette désinfection n'aura pas eu lieu. »

Ni boire, ni manger, ni fumer, ni se toucher la figure pour en chasser une mouche, c'est dur ; mais cela vaut pourtant mieux que d'attraper la peste ou le choléra. Seulement, l'article qui met sous une surveillance spéciale le voyageur qu'on voit se rendre trop fréquemment où le roi ne va qu'à pied, donnera à réfléchir à ceux qui aiment les prunes.

Comme on le sait, ces fruits sont des plus abondants, cette année, et fort savoureux. Il faudra se résigner à n'y plus mordre, à ne pas manger de gâteau aux pruneaux le jour du Jeûne, à moins qu'on ne renonce à aller en diligence, en train ou en bateau à vapeur tant que durera la saison des mirabelles et des reine-claudes.

#### Le Pas-du-Lustre.

Les Diablerets ont eu, cet été, la visite d'un très grand nombre de touristes. L'un d'eux nous demande l'origine du nom de *Pas-du-Lustre* que porte la paroi de rocher où des pitons de fer ont été placés pour faciliter le passage. La voici :

» En août 1857, dit le docteur Cérésole, M. Jean Muret, accompagné des deux guides Philippe Marlétaz (le père et le fils), des Plans, voulut, avant de mourir et avant de n'en avoir plus la force, mettre le pied sur la plus haute cime vaudoise, en passant par le chemin récemment découvert depuis Anzeindaz par MM. Eugène Rambert, Bertholet, inspecteur forestier, et Kella. L'ascension réussit à souhait, par le plus beau temps qu'on pût rêver. A la descente, arrivés à la paroi entre le sommet et le col, le vieux Marlétaz exigea du papa Muret, alors dans sa cinquante-neuvième année, qu'il se laissât passer une corde sous les bras, pour le retenir, le cas échéant, dans ce pas vierge alors des crampons qu'on y a fixés depuis.

» De retour à Anzeindaz, près du feu du père Pittier, celui-ci nous demanda comment notre grimpée avait réussi. A quoi M. Jean Muret répondit : « Je suis très content ; tout a bien été, si ce n'est qu'à un mauvais pas, ces brigands m'ont suspendu comme un lustre. » La comparaison fit rire, et voilà comment ce pas fut baptisé *Pas-du-Lustre* et qu'il a pour parrain celui dont le nom est gravé au pied du Muveran. »

#### Souvenirs de chasse.

Il y a quelques années, la veille de l'ouverture, à la gare d'Orléans, je me dirigeais vers le compartiment de première classe que la compagnie a la gracieuseté de résérer aux chasseurs paisibles, désireux d'éviter la cohue, et... à leurs chiens. J'étais à deux pas du wagon, quand un chasseur, venant derrière moi, me dépassa, ouvrit la portière, fit monter son chien, prit pour lui un des coins non encore occupé, installa son chien dans l'autre coin, en face de lui, et enconna de ses effets les places du milieu... L'emménagement fut assez long... Je montai à mon tour avec mon chien, cherchant à me caser. L'autre s'était assis et me regardait sans se déranger en rien pour nous faire place.

— Pardon, Monsieur, lui dis-je, d'un ton assez sec, auriez-vous l'obligeance de retirer votre chien ? Il me serait agréable, à moi aussi, d'avoir un coin.

C'était une querelle si j'avais eu affaire à un homme grincheux ou mal élevé.

Mais celui-ci eut un air d'étonnement naïf qui me rassura.

— Ah ! fit-il avec surprise et comme s'il me voyait alors seulement, ah ! parfaitement, Monsieur, rien de plus juste ! avec plaisir !

Et tout en parlant, il prenait son chien, le faisait coucher sous la banquette et débarrassait les places du milieu qui étaient de mon côté...

Nous ne tardâmes pas à lier conversation.

Il allait, comme moi, à A..., ce rendez-vous d'ouverture d'une légion de chasseurs parisiens, qui remplissaient, en ce jour solennel, toutes les auberges du lieu.

Comme moi, il n'avait pas retenu de chambre d'avance, mais nous eûmes la chance d'en trouver une chez maître Langlois, une seule pour nous deux : dans cette chambre, il y avait un lit, un vrai lit, et un matelas par terre, plus un fauteuil et une chaise.

En entrant, mon compagnon prit, de suite et sans façon, possession du lit, en y jetant son pardessus et sa couverture de voyage, et il s'adjugea de même le fauteuil en y plaçant le reste de ses menus bagages.

Je dus me contenter du matelas et de la chaise.

— Je crois que nous serons assez bien là ! dit-il, quand, après nous être débarbouillés, nous descendîmes pour dîner.

Etant remontés de bonne heure pour nous coucher, il s'étendit en se prélassant dans son bon lit, et moi, pas content, sur mon matelas, qui me parut dur comme tous les diables, et où je ne faisais que tourner la broche, sans pouvoir trouver le sommeil.

L'autre s'était endormi de suite... Mais au bout d'une demi-heure, je l'entendis geindre, puis s'agiter violemment, se gratter avec rage, grogner et jurer... il alluma la bougie, regarda dans le lit et poussa un cri d'horreur !... le lit et lui fourmillaient de petites bêtes noires !...

Il n'en fit ni une ni deux : ayant promptement changé de chemise et passé un pantalon, il vint s'entreindre à côté de moi, sur mon matelas.

— Eh bien ! eh bien ! lui dis-je en le repoussant, vous continuez à ne pas vous gêner, vous !

— Pardon ! excuse ! ne vous fâchez pas !... mais vous ne voudriez pas me laisser finir d'être mangé par les punaises, dans ce s... lit ! Je vous prends seulement une petite, toute petite place. Ne vous dérangez pas, dormez !

La petite place qu'il finit par prendre fut telle que, pour ne pas être peu à peu tout à fait expulsé, j'abandonnai tout entière ma peu molleuse couche à cet aimable sans-gêne. Je craignais surtout qu'il n'eût apporté avec lui quelques-uns de ces horribles insectes.

Je rallumai la bougie et, ayant avisé le fauteuil, je le débarrassai de tous les effets du camarade et je m'y installai (il était large et bon par un rare hasard), la tête renversée sur le dossier, les jambes allongées sur la chaise, dans une position demi-horizontale, où je ne fis qu'un somme jusqu'au jour.

Je fus réveillé par les plaintes de mon homme, qui n'avait pu dormir une minute, tant était dur le plancher et malgré le matelas qui l'en séparait.

— Au moins vous, dit-il, vous avez bien su choisir le bon endroit ! Dieu ! êtes-vous bien, là... et maintenant que vous y avez ronflé toute la nuit, vous devriez me céder votre place, c'est-à-dire me rendre la mienne, puisque c'est mon fauteuil !... que je puisse enfin dormir seulement une heure, avant de partir en chasse !

Rafraîchi et remis de belle humeur par mon sommeil non interrompu de six heures, je me mis à rire de ce continual et inconscient sans-gêne et je lui abandonnai mon installation.

Je tenais d'ailleurs à assister au départ si bizarre et si curieux des bandes de ces chasseurs pressés, qui s'en vont, au soleil levant, le ventre creux, les jambes dans la rosée, faire l'office de rabatteurs.

A huit heures, je vins appeler mon compagnon ; car nous devions chasser ensemble, puisque le hasard nous avait réunis.

En chasse, j'eus peu de chose à lui reprocher, sauf deux coups de fusil qu'il me prit en se plaignant devant moi et un perdreau tiré en même temps, qu'il s'attribua sans façon.

Je le retentai pour l'empêcher d'aller se fourrer parmi les groupes de chasseurs que nous rencontrions, mais je ne réussissais pas toujours et il y opérait de même. Je lui faisais rendre les pièces qu'il s'appropriait indûment.

Il s'exécutait sans s'offenser et en riant.

— Que voulez-vous ? disait-il, j'ai tiré avant eux sur le perdreau arrêté par leur chien... J'étais là tout près, ils auraient pu le manquer, et, du moment que je le leur rends, qu'est-ce qu'ils ont à dire ?

Ou bien :

— Ce lièvre venait dans mes jambes, il était blessé, peut-être, je le veux bien ! je l'ai acheté et ramassé, autant moi qu'un autre ! Il était à ces gens-là, est-ce que je le savais ? Sans moi, ils l'auraient perdu, et, au lieu de me remercier, ils ont failli me dire des sottises... Rendez donc service aux gens !

Nous rentrâmes un peu avant la nuit.

La même table réunit les vingt ou vingt-cinq chasseurs restés pour dîner à l'auberge.

Mon camarade poussa quelques couverts pour être plus au large et s'installa à l'une des extrémités de la longue table, afin de ne pas recevoir en plein dos les courants d'air qui régnait aux places du milieu situées entre deux portes constamment ouvertes.

Je le suivis et me mis à sa droite, et le hasard voulut que la place à sa gauche fut occupée précisément par l'individu avec qui il avait eu maille à partir à propos du lièvre.

Les plats circulant à la ronde nous arrivaient souvent en dernier lieu ; ils venaient d'abord à moi, qui les passais à mon sans-gêne, lequel ne se privait pas de choisir les meilleurs morceaux et de se servir copieusement avant de faire passer à son voisin.

J'entendais celui-ci grogner sourdement et je pressentais un orage.

On arriva au rôti — volaille et gibier.

Du poulet, il restait une belle aile tout entière, le pilon d'une cuisse et quelques morceaux osseux, quand le plat arriva à mon camarade, qui fit couler

l'aile dans son assiette et passa le pilon à son voisin... De suite, suivit le plat de perdreaux, contenant encore deux ailes, une cuisse et des croupions. Mon sans-gêne fit suivre aux deux ailes de perdreaux le chemin de l'aile de la poule, et passa le reste au voisin.

— Sacrébleu ! Monsieur, s'écria celui-ci, furieux, croyez-vous que je n'aime pas les ailes, moi aussi ?

— Je n'en savais rien, Monsieur, répartit l'autre avec le plus grand calme, et je ne m'en suis pas inquiété, comme vous voyez !

— Oui, je vois que vous êtes un goinfre et un malappris, comme j'ai vu, en chasse, que vous étiez un voleur de gibier.

— Monsieur, riposta mon camarade, toujours de son ton placide et sans éléver la voix, rien n'est bête et malaisin comme de se quereller quand on mange, cela me gêne et ennuie ces messieurs... Après dîner, nous reprendrons notre entretien, si cela vous plaît, mais en attendant, je vous dirai que vous êtes un impertinent et un drôle...

Cela allait prendre mauvaise tournure... Je me levai et je séparai les deux contestants en me plaçant de force entre eux. Mon sans-gêne continua de manger paisiblement et abondamment, l'autre grogne jusqu'à la fin du dîner, sans pouvoir, de colère, rien avaler.

Mais dès qu'on se leva de table, c'est celui-ci qui reprit la discussion le plus fort. Mon camarade l'envoya promener; l'autre leva la main et fut arrêté à temps, des cartes furent échangées, des témoins constitués...

Chacun des deux adversaires se prétendant l'offensé, le sort décida qu'ils se battraient à l'épée, le lendemain, dans un bosquet voisin.

Il fallait se procurer des armes; je fus chargé de ce soin avec un de mes co-témoins.

Mais nous ne trouvâmes, dans le village, ni épées, ni fleurets, sauf l'antique et unique sabre du garde-champêtre; ni pistolets, sauf deux vieux pistolets d'argot à pierre, mangés de rouille, parmi les ferrailles de l'arquebusier-serrurier du lieu.

Se battre au fusil, alors ! Ce mode américain n'est pas encore établi en France.

Se battre ailleurs ? L'adversaire de mon camarade, qui était venu d'Orléans, ne voulait pas aller à Paris; mon camarade, qui était de Paris, ne voulait pas aller à Orléans.

— Eh bien, ne vous battez pas ! dis-je. Vous vous êtes tous les deux dit des injures, partant quittes ! Vous avez montré tous les deux que vous n'aviez pas peur; l'honneur est sauf.

Nous finimes par leur faire entendre raison, on apporta du punch, ils se donnèrent la main et choquèrent leurs verres.

C'est ainsi que finit le combat.

Et comme minuit était arrivé pendant cet incident tragique, et que nous avions ainsi laissé passer l'heure du dernier train du soir, chacun regagna sa chambre de la nuit précédente.

Entré le premier dans la nôtre, mon sans-gêne s'accorda de suite du faut-til avec la chaise, de la manière que je lui avais appris la veille, et ne tarda pas à s'endormir profondément, me laissant le choix ou du lit à punaises, ou du matelas de noyaux de pêche étendu sur le plancher.

Nous avions convenu de chasser encore jusqu'à midi, de revenir déjeuner, et de repartir ensemble pour Paris; mais je me crus dégagé de toute convenance à l'égard de mon compagnon, en même temps, une nuit passée ainsi m'effraya... Je pris mes affaires sans bruit et sortis subrepticement de la chambre.

Après avoir payé mon écot à maître Langlois en personne (et il était salé et poivré cet écot, je vous en réponds), et recommandé expressément au digné aubergiste de ne pas réveiller mon camarade, qui voulait dormir la grasse matinée, je m'acheminais vers la gare. Là, je fis un bon petit sommeil de trois heures sur deux banquettes accouplées de la salle d'attente, avant de reprendre le train qui me ramena à Paris.

J'aurais bien voulu voir la tête que dut faire mon compagnon, quand il se vit seul, en s'éveillant le matin !...

Un mois après, je le rencontrai à la gare St-Lazare, il vint à moi :

— Eh bien, me dit-il, en me tendant la main, d'un air moitié riant, moitié fâché, eh bien, est-ce qu'on quitte ainsi les gens sans prévenir ? Vous pouvez vous vanter d'être un fameux sans-gêne, vous !

(*Almanach de la Chasse illustrée.*) LIESTA D'AMBALOGES.

### On lulu pou galant.

Dou z'amis que s'étiont cognus tandis que passavont l'écola, s'étiont pas revus du granetenet, et tandis cé temps, ion dâi dou s'étai mariâ. L'avâi prâi po fenna 'na brava felhie, qu'a bin z'u oquî ; mâ la pourra perneta étai dào gros moué, et onco !... L'avâi la tignasse que terivè su lo rodze, et on ge qu'einvoyivé l'autro sè férè potografiyi, mâ à part cein, le poivè onco passâ.

On dzo que cé nové mariâ étai zu dein lo défrou avoué sa fenna, l'intra dein on cabaret po bârè quartetta et po sè repêtrè onna mi ein medzeint la vicale que la fenna avâi dein se n'omonière, vo sédè, dè ciliâo z'espèces dè panâi ein paille, po lè damès, que sont asse pliatis què dâi pounées.

Et tandis que l'étiont ein trein dè s'apedansi, vouaïque l'ami dè l'écola militaire qu'eintrè assebin quie per hazâ.

— Eh ! salu ! se fâ ein eintreint, à l'avi que revai se n'ami. Est-te tê ?

— Et oï.

— Quin bon nové, du lo temps qu'on ne s'est revu ?

— Eh ! bin, tot dè bon !... mè su mariâ et vouaïque ma fenna !

L'autro la vouâïte on momeint et quand la z'ua prâo vussa, s'approutsé de se n'ami et lâi fâ à l'orolhie :

— T'einlevâi quién coucou !

### Les canons à grêle.

Un de nos abonnés nous écrivait à la date du 3 août :

Notre charmant petit vignoble a été fort maltraité par la grêle tombée traitrusement samedi dernier. Malgré le zèle de nos artilleurs avec leurs canons à grêle, nous n'avons pu en être préservés. Certes la chose n'est pas gaie; cependant je ne puis pas priver le *Conteur de cette conversation entendue avant l'orage :*

DAVID. — Pierre, suo vito lè canons ! Vouaï-que-vâi ciliâo niolès lé d'amont que sont nârèr d'on côté et biantzè de l'autre. Lè dâi niolès à grâila.

PIERRE. — Tot est prêt... Vouaïque lo veint dè Cossenâ, lo dzoran dè Velars et la bise : tot est mécliâ, et l'on cheint dai grosses gottès... Faut lão fôtrè coquies pétards : boum ! boum !

DAVID. — Enco, Pierre, enco !... boum ! boum !

PIERRE. — Mâ la grâila mè tzi su lo mor... Aïe !... rein ne lai fâ. Sé pas que dào tonaire font pi lè d'amont ; crâio que l'ont remontâ lè niolès... Que faut-te férè.

DAVID. — Laissein-lè po stu iadzo et sauveintò dè perquie. Se l'ont remontâ lè niolès, faudra ralondzi lè canons.

F. T.

### Où donc est le centre de Lausanne ? —

Nous avons l'*Hôtel central et Bellevue*, place St-François; le *Café Central*, rue Centrale; le *Café du Centre*, rue St-Laurent, et la *Laiterie centrale*, square de Georgette. Il ne faut pas oublier que le *Café du Nord* est à St-Pierre et celui du *Midi* rue du Grand-Pont.

### Boutades.

Monsieur et madame se sont pris de querelle en se mettant à table, et ils sont en train de jeter assiettes, verres et couteaux par la fenêtre. Le domestique s'empresse alors de faire suivre le même chemin à la soupière, aux bouteilles, etc.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, imbécile ? s'écrie monsieur.

— Dame, répond le domestique, je croyais qu'on dinait dans le jardin !

Les *Etrennes fribourgeoises* nous racontent qu'un brave campagnard désirait depuis longtemps voir un squelette humain. Apprenant qu'il y en avait un au musée de Fribourg, il s'y rend et demande dans quel endroit il était placé. Un farceur lui indique un coin de la salle, où se trouvait le squelette d'un âne. Le paysan s'approche et, après un moment de réflexion : *Coumeint chin no tzandzé, tol parei !* (Comme ça nous change, tout de même !)

Louis-Philippe visitait une petite ville. Elec-trisé par la bonne grâce avec laquelle le roi se prêtait aux ovations enthousiastes de la population et des corps constitués, voilà le maire qui, tout à coup, s'écrie :

— Ah ! sire, la fête n'est pas complète ; quel malheur que vous n'ayez pas amené votre femme !

Le roi sourit et se contenta de répondre :

— Hélas ! monsieur le maire, je suis aussi désolé que vous, mais il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison.

### Madame sonne sa domestique.

— Marie, vous allez vous rendre chez madame B.... vous demanderez au concierge où elle est en ce moment et combien de temps elle doit y rester.

Marie, revenant au bout d'un instant : « Le concierge m'a dit que madame B... est à son lit de mort, mais il n'a pu me dire pour combien de temps. »

Un de nos plus jolis chauves faisait visiter l'autre jour, à un ami, son cabinet de toilette.

— Tu vois, lui disait-il en montrant étaillées sur une table des brosses de toutes les dimensions, j'ai tout ce qu'il y a de mieux en fait de brosses à cheveux. Je voudrais bien maintenant me procurer des cheveux pour mes brosses.

**Absents pour cause de « cirque »,** tels sont les mots que bien des familles lausannoises pourraient, en ce moment, écrire chaque soir sur leur porte. Grands et petits, tous sont au *Grand cirque national suisse*, installé pour quelques jours sur la place du Tunnel. Et le cirque du capitaine Martin mérite bien cet engouement du public. D'abord, son aménagement est des plus confortables et aussi luxueux que peuvent l'être des installations volantes, toujours sur les grands chemins et que l'on monte et démonte en quelques heures. De la terrasse du Château, même, on entend tous les soirs les acclamations enthousiastes qui saluent les productions vraiment prodigieuses des artistes et des élèves de M. Martin. Le programme est très varié et tient toutes ses promesses. Pourquoi citer telle ou telle chose ? Tout est à voir. Les représentations ont lieu chaque soir à 8 1/2 heures très précises. Les samedis, dimanches et jours de fête, représentations extraordinaires à 3 heures. Demain, jour du *Jeûne fédéral*, matinée à 4 heures et lundi, à 3 heures.

**Industrie vaudoise.** — Nous apprenons avec plaisir que la maison de confiserie *Laurent et Rossier*, de Lausanne, a obtenu la médaille d'or avec le maximum des points, à l'Exposition cantonale vaudoise de Vevey.

*La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.*

**Papeterie L. MONNET, Lausanne.**  
3, RUE PÉPINET, 3

### AGENDAS DE BUREAUX pour 1902.

*Papier de bonne qualité. — Impression et retouche très soignées.*

*Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.*